
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 5 (1977)

DOI: 10.11588/fr.1977.0.49012

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

und Tabaksmuggel über weite Strecken lag auf der Hand. Olwen Hufton hat hier ein makabres Puzzlespiel des Schreckens, der Angst und der Bestialität zusammengesetzt.

Wenn dieses Buch einen Wunsch offenläßt, dann den nach detaillierterer Analyse der Reaktion der Gebildeten auf diese Legitimationskrise der Traditionsgesellschaft. Im übrigen aber liest man diese Studie der Heere aus der Nacht mit Faszination und zugleich Erschütterung. Hier sprechen durch die Berichte der *curés* und der Behörden die Millionen, die für die Geschichte weitgehend sprachlos geblieben sind. Es ist der Bericht eines permanenten Daseinskampfes, der alle Tradition sprengt, die Geschichte des massenhaften Elends, der Armuts-Odyssee. Dabei ist dieses Buch glänzend geschrieben. Die großen Thesen werden luzid entwickelt, ausgewogen diskutiert und mit überreichem Quellenmaterial belegt. Olwen Huftons Arbeit setzt, was Stil, Methode, Imagination und Resultate anlangt, der modernen Sozialgeschichte einen Maßstab, der schwer zu übertreffen sein wird.

Michael STÜRMER, Erlangen

La correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754–1813). Colloque de Sarrebruck (22-24 février 1974), organisé par le Romanisches Institut et l'Institut d'études françaises de l'Université de la Sarre. Actes du colloque publié par Bernard BRAY, Jochen SCHLOBACH, Jean VARLOOT, Paris (Klincksieck) 1976, 313 p.

Les actes de ce colloque ont paru au début de l'été 1976 dans la collection »Actes et colloques« où ils figureront certainement comme un des plus beaux fleurons de la collection. Félicitons nous de la présentation agréable et soignée et du délai relativement court entre la tenue du colloque et la publication des actes: Bernard Bray souhaitait cette rapidité, estimant la publication »urgente« parce que »des recherches sont en cours, d'autres sur le point de commencer«. Il est à vrai dire malaisé de rendre compte des actes d'un colloque même aussi spécialisé; la matière est si riche, les aspects si variés que l'on craint de négliger certaines communications au profit de certaines autres qui ne sont pas nécessairement les plus importantes mais qui ont davantage répondu aux questions que se pose le recenseur.

Le titre initial de ce colloque était: *Problèmes de la Correspondance littéraire*. Les éditeurs ont gardé la présentation chronologique par séances et la distinction entre les communications proprement dites et les discussions. Au total, cinq séances, 22 communications, cinq discussions. C'est souvent au cours des discussions que l'on voit les auteurs des communications préciser leur pensée sur tel ou tel point et le débat rebondir. Il se dégage de l'ensemble l'impression d'une véritable table ronde de spécialistes, et, pour le lecteur des

Actes, à la fois le regret de n'avoir pas participé au colloque et l'illusion d'y avoir participé.

L'impression la plus profonde peut-être, c'est celle d'un renouveau complet des études sur Grimm. Pour tous ceux qui ont fréquenté tant soit peu les 16 volumes, en général reliés et plutôt poussiéreux, de la célèbre édition Tournoux, non seulement cette édition apparaissait comme définitive, mais Grimm était un écrivain de second ordre et la CL avant tout un ouvrage de référence, grâce à ses précieux index. Comme le disent fort justement les organisateurs du colloque, «il aurait paru inconcevable, dans un passé peu éloigné, de consacrer un colloque international à la CL de Grimm». Aussi, quand on a refermé le volume, c'est un autre Grimm que l'on a aperçu, et surtout un autre milieu, d'autres textes, d'autres réseaux d'influence.

Ce n'est pas un pur hasard si ce colloque est international, et si c'est l'Université de la Sarre qui a reçu les congressistes. Ce n'est pas un pur hasard si on rencontre parmi les noms des trois organisateurs celui de Bernard BRAY, Français enseignant à Sarrebruck, et celui de Jochen SCHLOBACH qui depuis ce colloque a enseigné pendant une année à l'Université de la Sorbonne nouvelle, où il a animé un séminaire sur les correspondances littéraires. Grimm était le correspondant attitré des princes allemands à Paris; il écrivait bien entendu en français. Aujourd'hui des chercheurs de plusieurs pays, en particulier des Français et des Allemands, – peut-être faudrait-il dire: des Allemands et des Français – sont à l'origine de ce renouveau d'intérêt pour la CL. C'est dans les archives et dans les bibliothèques d'Allemagne, de Suède et d'Union soviétique que l'on trouve les manuscrits de la CL. Mais il faut ajouter que ces découvertes récentes s'accompagnent de découvertes importantes pour le XVIIIe siècle français faites dans les archives et bibliothèques allemandes. Les romanistes allemands ont été sans doute trop modestes jusqu'alors, et ont ignoré leurs propres richesses.

Il y a ainsi bien des terrains à explorer pour la connaissance des relations culturelles franco-allemandes au XVIIIe siècle, en particulier sur les petites cours princières, sur les réseaux d'information, sur le théâtre français en Allemagne. Un participant au colloque a déploré, non sans injustice, le «manque d'ensemble» de la plupart des exposés. Il a reproché aux auteurs des communications d'avoir négligé les problèmes économiques: «la Correspondance littéraire» dit-il, «est le produit d'un journalisme limité, non seulement par les moyens techniques utilisés, mais aussi par les thèmes traités et par le nombre et l'état social des lecteurs. Pour un journaliste se posent toujours deux problèmes étroitement liés, c'est le problème de choisir les informations qu'il veut transmettre et le problème de vendre ces informations».

Si nous insistons sur cette critique, ce n'est nullement pour nous y associer, mais pour préciser d'emblée aux lecteurs d'une revue historique telle que *FRANCIA* ce qu'ils ne trouveront pas dans ces Actes. Non pas à la suite d'un rejet quelconque, mais parce que nul spécialiste de ces problèmes ne s'est intéressé jusqu'à présent à la CL. On ne peut donc que s'associer au souhait de J. SCHLOBACH, suggérant dans sa réponse un colloque qui étudierait les condi-

tions économiques et sociales de la production littéraire et du journalisme au XVIII^e siècle.

Les cinq séances s'articulèrent en effet autour de deux axes: questions érudites concernant l'établissement du texte, questions littéraires. Au début de la première séance Jean VARLOOT exposa ce qu'il entendait par «prospectives et méthodes de recherche». Il insista sur la nécessité d'une étude scientifique des manuscrits: recours à la textologie et surtout à l'étude des écritures, devant permettre non seulement l'établissement du texte, mais l'histoire du périodique. Il rappela que les œuvres des contemporains étaient insérées dans la CL, souvent sans leur consentement. Ainsi Jean GARAGNON évoqua les contributions de Diderot à la CL et chercha à définir des critères externes et internes d'attribution, en prenant comme exemple l'article de Diderot sur «la suivante généreuse». De même, Emile LIZÉ, étudia la collaboration de Voltaire.

La deuxième séance fut consacrée aux problèmes du texte. Nous avons dit plus haut comment la découverte de manuscrits rendit caduque l'édition Tourneux. Comme le fait remarquer Jérôme VERCRUYSE, «l'histoire des éditions de la CL montre que cette chronique a été dès sa première impression l'objet de nombreuses manipulations. La confrontation avec les manuscrits, s'ils ont survécu, constitue donc une première démarche». Au moment du colloque de Sarrebruck, VERCRUYSE et ses amis espéraient très vivement réaliser une édition critique. Les conditions qui permettraient une telle édition ne sont malheureusement pas prêtes de se réaliser, mais les principes et les méthodes demeurent acquis: Jeanne CARRIAT² exposa les résultats de son inventaire des années 1794-1813, c'est à dire de la partie de la CL due à Meister et qui n'a pas été publiée par Tourneux. Georges DULAC évoqua le manuscrit de Moscou, KUHFUSS celui de La Haye, Ulla KÖLVING dressa la bilan des travaux de l'équipe d'Upsal sur les manuscrits suédois et Jochen SCHLOBACH celui de ses recherches en Allemagne sur des manuscrits inconnus: ceux de Weimar, Dresde et Gotha. Nous n'insisterons pas davantage sur ces communications d'un très grand intérêt, mais dont la technicité risque de décourager les profanes. Elles devraient rendre service non seulement aux spécialistes de Grimm et de la CL, mais à tous ceux que passionnent et la quête des textes et leur édition. Elles nous montrent la complexité des travaux d'édition et nous font d'autant plus regretter l'échec du projet d'édition de la CL.

Qu'il s'agisse de considérations sur le texte lui-même ou de recherches historiques et littéraires, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit ici d'un journal, et d'un journal secrètement envoyé de Paris à un nombre d'abonnés (princiers) très restreint. Hélène MONOD-CASSIDY montra fort bien, dans la troisième séance, que la CL, comme certaines correspondances privées (celle du magistrat dijonnais Bouhier) répondent à un double besoin: besoin d'une communication en apparence personnelle mais en réalité assez générale. La place de la CL dans l'histoire des genres littéraires a été étudiée après le colloque par Jochen SCHLOBACH et son séminaire parisien de 1975/76 et nous n'anticiperons pas ici sur les résultats d'autres travaux. La réflexion collective née à Sarrebruck, poursuivie à Paris et aussi à l'Université de Sarrebruck, est loin d'être terminée.

Ce qui est indéniable, c'est que la CL n'est pas la première manifestation d'un nouveau genre, mais une œuvre d'un caractère original, à mi-chemin entre les correspondances dites privées et les périodiques.

Les communications de Paule JANSEN et de François MOUREAU complètent en quelque sorte les prémices apportés par H. MONOD-CASSIDY (qui s'était il est vrai longuement étendue sur Bouhier). Paule JANSEN s'est occupée du dépouillement systématique des périodiques parus en 1768 et de son exploitation par ordinateur; elle a eu l'excellente idée de choisir un mois-celui d'août 1768- et de comparer le texte de la CL (ms de Gotha) et les listings de 12 périodiques. Elle fait remarquer d'ailleurs qu'elle n'a pu se fier qu'aux dates consignées sur le manuscrit et sur les périodiques et que bien entendu ces dates ne sont pas forcément celles auxquelles les périodiques ont été mis à la disposition de leurs lecteurs. Les deux remarques qu'elle présente dans sa conclusion nous semblent essentielles:

1^o presque toute la matière (d'actualité) contenue dans les articles d'août 1768 de la CL se retrouve dans les 12 périodiques considérés comme un tout.

2^o aucune nouvelle ou compte-rendu de la CL ne se retrouve dans les 12 périodiques analysés. Et P. JANSEN de conclure: »Grimm journaliste a su allier les genres et présente à ses lecteurs, mieux que ses confrères, les nouveautés«.

La démarche de François MOUREAU est analogue, même si son approche est différente. Il a comparé la critique dramatique dans la CL et dans le »Mercure« de 1760. Le public restreint abonné à la CL possédait déjà par les journaux venus de Paris une information copieuse sur les nouveautés littéraires de la capitale. Si F. M. a choisi le »Mercure«, c'est parce que c'est un périodique d'un prudent libéralisme, exemple typique d'un certain journalisme parisien, et celui des périodiques littéraires dont l'audience internationale semble la plus grande. La lecture régulière du »Mercure« faisait certainement partie des habitudes des destinataires de la CL Grimm devait donc non pas le concurrencer mais le compléter, en signalant des ouvrages et en donnant des interprétations qu'on ne trouvait pas ailleurs. François MOUREAU compare avec beaucoup de finesse les chroniques dramatiques des deux »périodiques« et y trouve en tout cas deux points communs: refus de voir la scène transformée en champ de bataille de la satire personnelle, et sentiment de la décadence des genres. Bien entendu les deux chroniqueurs, Grimm et La Place, réagissent différemment, non seulement à cause de leur différence de tempéraments, mais aussi à cause des conditions dans lesquelles ils écrivent: la liberté de Grimm est plus grande que celle de ses confrères et ses haines sont plus visibles.

On trouve dans les comptes rendus de la quatrième séance une communication de Jacques CHUILLET sur Grimm critique d'art et le Salon de 1757. Grâce au poste d'écoute exceptionnel qu'occupait Grimm, »mieux que beaucoup d'autres il pouvait percevoir les craquements annonciateurs des mutations qui se font entendre ici et là dans l'Europe des Lumières. En ce qui concerne plus précisément la philosophie artistique de Grimm, elle porte à l'époque considérée certains des caractères de la doctrine du génie – *die Genielehre*. Comme son ami et modèle Diderot, Grimm se réclame du pathétique; il est ainsi le

propagandiste d'une philosophie de l'enthousiasme et de l'imagination créatrice très proche des idées soutenues par Dorval dans les »Entretiens sur le fils naturel«. Ce n'est que plus tard qu'il prendra du recul avec Diderot et se prétendra »spectateur de sangfroid«.

Parlant des »apologistes chrétiens dans la CL«, ARMOGATHE montra comment, soucieux de masquer la quantité des apologies du christianisme, les rédacteurs de la CL s'efforcèrent aussi d'en diminuer la qualité. L'apologétique a il est vrai beaucoup évolué dans le cours du siècle, et philosophes et apologistes ont selon ARMOGATHE en commun un critère: avoir de l'esprit ou n'en avoir pas. L'embarras ou le silence de la CL devant l'apologétique du sentiment témoigneraient selon J. R. A. des limites de l'esprit philosophique.

Après J. VIER qui étudia »quelques aspects de la critique de Meister«, Bernard BRAY montra comment la C. L. est un »témoin du goût pour la forme épistolaire«. Après avoir passé en revue les différentes formes de lettres: lettres authentiques, romans épistolaires, imitations des »Lettres Persanes«, et lettres-pamphlets, il peut conclure: »peu importe finalement que la lettre soit anonyme ou signée... Comparable à bien des points de vue au genre du dialogue, le genre épistolaire signifie comme lui, et plus nettement encore, une foi dans la liberté et le pouvoir créateur de chaque individu«.

On trouve ensuite une communication très pertinente de Willi HIRDT sur les »aspects de l'ironie dans la CL« et »quelques réflexions« de Victor HELL »sur la signification culturelle de la CL en Allemagne«. Il insista en particulier sur la continuité de certains éléments de l'esthétique de l'époque des lumières et l'esthétique de l'idéalisme allemand dont Schiller lui apparaît le représentant le plus important.

Le cinquième et dernier volet de ce colloque s'ouvre sur une communication de K. RACEVSKIS sur »l'Académie Française vue par Grimm«. Il montre comment l'histoire de l'Académie Française est liée à l'histoire du parti philosophique, surtout à partir de l'élection de Thomas en 1766. On s'aperçoit à travers la CL que les idées de Grimm sur le rôle des Philosophes et sur le progrès des Lumières étaient fort différentes de celles de d'Alembert. Pour Grimm, ce n'est ni l'Académie ni aucun de ses membres parisiens qui contribuera au progrès des Lumières; ce sera une élite d'hommes dévoués au bonheur de l'humanité qui »changeront à la longue infailliblement la face du genre humain«.

Etudiant »Grimm juge de Marivaux«, J. LACANT rappelle le dédain général dans lequel le parti philosophique tenait Marivaux. Il est vrai que Marivaux, encore vivant, était à peu près oublié par le public français, comme un auteur d'une autre époque. Pendant cette même période, les princes allemands font jouer et jouent eux-mêmes les pièces de Marivaux à l'occasion des fêtes et anniversaires. Ce n'est certes pas grâce à Grimm, que sa forme d'intelligence ne préparait pas à redécouvrir Marivaux.

Après W. KUHFUSS analysant »la critique du roman chez Grimm«, critique exposée dans le long dialogue de 1763, c'est A. OPITZ qui termine le colloque avec un essai de »définition de l'écrivain dans la C.L.« Le manque d'originalité

de Grimm permet de le considérer comme un miroir reflétant la pensée d'une classe sociale en pleine évolution. La CL propage ainsi tous les grands dogmes de l'idéologie bourgeoise du XVIIIe siècle: tolérance religieuse, condamnation de la justice de classe, critique de l'oisiveté. L'état de la république des lettres reflète l'état politique de la nation. Le remède, c'est la liberté politique et économique, du travail pour tout le monde et une fonction sociale pour l'écrivain. Comme ses collègues de l'«Encyclopédie», Grimm cherche d'abord la possibilité d'une réforme qui reste dans les limites de l'Ancien Régime. Nous découvrons dans la CL la définition d'un écrivain critique qui, au niveau des connaissances théoriques de son époque, crée de sa propre force un monde qui pourtant se réfère encore à la réalité. Il est vrai que Grimm proclame la libre discussion, tout en refusant la publicité de son travail: contradiction qui s'explique en grande partie par les conditions politiques du travail littéraire à cette époque.

Telles sont les grandes lignes de cet excellent ouvrage, et pas seulement le »livre de référence utile« que souhaitait Bernard BRAY. Nous ne pouvons que dire, au nom de tous les spécialistes, notre gratitude à lui-même, à Jochen SCHLOBACH et à Jean VARLOOT qui ont organisé ce colloque. Et notre espoir d'autres colloques spécialisés aussi enrichissants.

Françoise WEIL, Paris

Alan Charles KORS, *D'Holbach's Coterie. An Enlightenment in Paris*. Princeton, New Jersey (Princeton University Press), 1976, XI, 361 S.

Beim Lesen dieses Buch-Titels, dessen Untertitel einem nicht ganz behagt, wird man zunächst an Rousseau erinnert, der den Holbach-Kreis so nannte, dann aber auch an Augustin Barruels (1741–1820) phantasievolle Invektiven gegen den Baron von Holbach und seine Freunde und ihre angebliche Verschwörung zum Sturz von Staat und Kirche in Frankreich. (Es ist übrigens nützlich, daß man in der zweibändigen Neuauflage von Barruels Werk – »Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme«, revus et corrigés par l'auteur en 1818, nouv. édition 1973, introd. par Christian LAGRAVE, 1974 – nun eine zuverlässige und wissenschaftliche Wiedergabe dieses bei Erscheinen aufsehenerregenden und lange in das 19. Jahrhundert weiterwirkenden Buches zur Hand hat.) Aber schon die kleine Einleitung beruhigt den Leser. Hier werden keine alten Märchen aufgewärmt, sondern man liest und findet in dem klar gegliederten Buch bestätigt: ein umsichtiger Forscher bemüht sich zunächst darum, die einzelnen Mitglieder des Kreises um Holbach daraufhin zu untersuchen, wie lange sie diesem Kreise angehörten, ob ständig oder in regelmäßigen Abständen oder nur gelegentlich. Kors macht auch (S. 10) die Unterscheidung zwischen von Holbachs Salon einerseits und den Personen um den Baron andererseits, die er in die zwei Gruppen »devotees« und »occasional guests« aufteilt. Wobei zu den letzteren die vielen gelegentlichen Gäste aus ganz Europa zu zählen sind, die es